

Yannick Provost

JAZZY THE DOG

M+ ÉDITIONS
6 rue Masséna
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions

Composition Marc DUTEIL

ISBN : 978-2-38211-250-2

*“Le monde est un endroit magnifique pour lequel il vaut la peine
de se battre.”*

Ernest Hemingway – Pour qui sonne le glas

*“Time is the greatest of all warriors. What it doesn't destroy, it
alters beyond recognition.”*

Takeshi Kovacs – Altered Carbon

*À Sarah, Maëlle, Louen,
À Sophie, Ophélie,
Aux guerriers et aux amazones.*

Préambule

Un jour, on m'a demandé mon mot favori. Sans réfléchir, j'ai répondu *éphémère*. J'ai toujours aimé ce mot, sa construction, ses accents et sa promesse de fuite. Tout peut s'y accrocher et il semble si doux. Il résume à lui seul ce que nous sommes ; de passage, fragiles. Pourtant chacun de nous porte en lui une aptitude incroyable à la survie pour peu que nous soyons poussés dans nos derniers retranchements.

Cela va faire un bout de temps que j'empoigne les matins comme une chance. Mais comme tout le monde, le quotidien me bouffe si je le laisse faire. Aussi un coup d'œil dans le rétroviseur ne fait pas de mal.

J'ai de la chance. JE SUIS VIVANT. Trois petits mots. Quinze lettres pour être heureux.

J'ai passé des années sur un ring sans même avoir eu besoin de porter des gants et de faire face à un sparring-partner. J'ai donné et reçu des coups. Avec le soutien d'un entraîneur, une coach et pour être franc, toute une équipe de soigneurs d'enfer, j'ai gagné le match le plus intense de ma vie.

J'ai été cancéreux – quel mot de merde – durant la période où les gens souffraient d'être seuls, de ne plus partager des

moments entre amis, de ne plus avoir accès à l'art, de se déplacer avec un masque sur le visage. Autour de moi, j'ai entendu parler d'isolement, de souffrance. Sans aucun doute. Rien ne les avait préparés à cela. Pourtant, de mon côté, je ne peux m'empêcher de penser que cette épidémie m'a volé une partie de ma rémission. C'est curieux mais c'est ainsi. Sans doute, est-ce un peu égoïste de ma part vis-à-vis de ceux qui n'ont pas résisté à cette pandémie ; la plus mortelle depuis la grippe Espagnole.

Je suis un guerrier. Comme mes camarades de lutte, j'affronte un ennemi qui est au cœur de moi. Posture délicate. Rien ne nous y prépare. Se battre contre un hôte intime non désiré, avec pour seules armes, son corps et son esprit. Plus qu'une expérience ultime, c'est une épreuve. La bête est retorse, violente et sans pitié. Il m'a fallu apprendre à le devenir tout en gardant de la compassion, de l'envie et une volonté de me projeter vers le bonheur, même s'il est éphémère.

Parler de combat, c'est revenir sur l'avant. L'annonce, puis se souvenir de l'effroi, de la stupéfaction, des doutes. Heureusement, le combat a rapidement pris le dessus. Ensuite, il y a eu l'attaque, ma première passe d'armes. J'y reviendrai. Chacun de nous passe par cette phase. Différemment mais nous sommes si semblables. Enfin, il y a l'après. C'est curieux. C'est un moment dont on ne parle pas. Sommes-nous honteux alors que nous sommes vivants ? Après avoir traversé des chimiothérapies et de multiples autres protocoles, tout devrait nous paraître facile puisqu'on a gagné ! Mais ce n'est que le début d'une nouvelle vie. Rien ne nous prépare à cela. Durant des mois, le malade que nous

sommes est suivi, ausculté, branché, monitoré, soigné. Bref, il est accompagné. On tient la main au patient pour lui éviter de basculer.

J'ai perdu le compte au bout de dix-sept chimiothérapies. Recenser ne faisait plus sens. En revanche, je n'ai pu oublier la plus longue. Elle a duré cinq jours. Cinq jours et cinq nuits, connecté, surveillé sans cesse. Un laps de temps où le guerrier s'attend à tout, même au pire.

Durant cette lutte, une part de soi nous échappe. Tout combattant que l'on est, on reste un patient englué dans un protocole qui mange la notion de temps. Cette guerre intime prend le dessus sur l'existence. Et lorsqu'avec un peu de chance, on sort de ce « momentum », on est lâché dans la nature, bringuebalant, hésitant. Notre physique est encore détruit, au mieux en phase de reconstruction. Notre moral est bourré d'interrogations. On se juge et on se jauge à hauteur de la représentation subjective de notre moi. Des questions engluées sous notre crâne. Ai-je mérité cette rémission ? Qu'en faire ? En suis-je capable ou digne ? Bref, c'est une litanie que l'on porte à chaque instant comme un fardeau.

Avec moins de chance, on rechute. S'ouvre alors, une expérience morbide au sens premier du terme. Cette pathologie malsaine nous ôte un large morceau de vie. On se craquelle, on se lézarde. Pour avoir vécu les deux, repartir sur le front après une rechute est compliqué. Sans doute à la hauteur de l'effroi d'un soldat qui revient sur les tranchées après une permission. Y retourner est une peur sans nom. Vis-à-vis de soi, l'impression d'une défaite. À chaque défaite, on sacrifie une part de nous-même pour ne jamais la retrouver. C'est un sentiment de réelle amputation.

Dans cette bataille, le choix ne s'offre pas à nous. La nécessité de vivre prend le dessus sur tout ! Pas de question de fuir après les souffrances endurées. Maintes fois, je suis remonté sur le ring. Plusieurs fois à terre, je me suis relevé. Un genou puis l'autre, pour finir debout. Vivant ! Mais par périodes, j'ai le sentiment d'être à la lisière de la société. Une perception troublante.

Être en rémission après des années de combat, c'est apprendre à réintégrer la vie. C'est avoir la certitude d'être éphémère. J'assimile le courage qu'il faut pour s'autoriser à se projeter, ne serait-ce qu'un peu. Je réapprends à regarder vers l'extérieur, vers les autres. Je me rends compte que je porte au plus profond de moi de nouvelles valeurs. Cette épreuve m'a transformé. Celui que je fus a été tronqué mais j'ai évolué. Je suis un ancien combattant. Une gueule cassée invisible. La seule médaille que je porte à mon revers est ma vie. Impossible de l'afficher au grand jour. Mon corps est meurtri. Il a été ravagé, labouré. Malgré tout, je suis revenu parmi les vivants. Il n'y a ni ministère du cancer, ni reconnaissance de la patrie. Charge à moi de me retrouver une place dans notre société. Elle ne m'a pas attendu. Elle a continué à avancer.

Il y a la vie d'avant et celle d'après.

Une nouvelle vie offerte. L'ancien patient doit savoir se projeter. Après le combat, c'est délicat. On ne peut y aller que par paliers. D'abord les jours, ensuite les semaines. Puis viendront les mois. Les années, c'est impossible. La rémission n'est pas la guérison. Pourtant, en cette période de pandémie, être en rémission nous livre une impression bancale. Comment s'ouvrir à l'extérieur ? Réintégrer la vie

après un putain de cancer est une nouvelle bataille. Une putain de lutte face à une hostilité nouvelle et invisible. Celle des autres. Ils ont poursuivi leur chemin en toute quiétude. C'est bien normal. Aux yeux de tous, nous sommes guéris. Nous devons donc passer à autre chose. Nous devons vivre comme tout un chacun. Mais ce n'est pas le cas. Nous portons notre passé comme des stigmates. Dans la rue, rien ne nous distingue de nos voisins. Nous sommes inaudibles.

Sous contrôle, testé régulièrement, à chaque fois que je franchis le seuil d'un l'hôpital, je me retrouve suintant les mêmes symptômes. Tension de mon corps à son comble, accélération du muscle cardiaque, oppression du système respiratoire. Pas de crise de panique, mais une réelle appréhension. Malgré la fatigue, je bataille pour retrouver mon physique et ma place dans la société. Mais je fais partie des personnes à risque.

Je découvre au fil des mois la litanie des moins. Moins de résistance à l'effort, moins de chances de progresser professionnellement, moins d'assurance, moins de chances de vivre en quelque sorte. J'ai la certitude d'être revenu d'entre les morts alors qu'au contraire je me suis bagarré pour faire plus que jamais partie des vivants. L'après cancer, c'est une double peine.

Comment reprendre une nouvelle vie dans cette époque où pour se protéger, on doit s'éloigner de ce qu'est la vie ? Pas de bol, ce virus est partout. Il obsède les gens et les éloigne dans une alternative très darwinienne où faire société dans la cité nécessite des sacrifices. Ce n'est pas nouveau. Je vous renvoie aux Grecs. Mais au vingt et unième siècle, à une période où l'égoïsme se tire la bourre avec la réussite,

se soucier de soi et d'autrui, devient un exercice périlleux. Sommes-nous obligés de sacrifier les plus faibles, son voisin, sa sœur ou son fils tel un agneau sur l'autel ? Devons-nous enfermer une fraction de la population et permettre à l'autre de propager un virus, jusqu'au moment où la pandémie atteindra la dernière salle de cours ? Doit-on cesser toute interaction avec les personnes fragiles, au risque de voir annuler le bienfait d'une seule mesure. Doit-on parquer ces personnes au même endroit au titre de leur sécurité ou de la nôtre ? Curieux constat que ce tiraillement entre la nécessité de respirer et celui d'être, entre cohabiter avec ceux qui vous ont accompagné et la nécessité de se cuirasser pour vivre à l'abri de ce virus. Ce covid, quelle que soit sa forme, peut me terrasser et ruiner mes sacrifices en quelques jours. Je sors vainqueur de ce duel pour ma vie avec le sentiment d'avoir la tête sur le billot.

Je connais le prix de ma vie, sa fragilité et le poids du mas-sacre pour la conserver.

Alors oui, en février 2021, ce énième confinement m'a volé ma rémission. Cet espace de récompense, ce privilège que j'ai attendu, que j'ai convoité, m'a filé entre les doigts. Cette nouvelle vie, je l'ai gambergée, j'en ai rêvé. Je me suis retrouvé là, écrasé, contraint. Tout porte à croire que le tournoi n'est pas encore fini. Une nouvelle page est écrite. Le chapitre est peut-être terminé mais le livre certainement pas.

J'ai toujours à l'esprit que Frazier et Ali sont allés jusqu'au quinzième round pour chercher la victoire. Seule cette dernière vaut la peine. Non pas pour ce round qui est d'une dureté incroyable – il n'est pas une boucherie mais la quintessence de la rivalité – mais pour l'ultime coup au-delà de

la beauté du geste, pour grimper sur le pinacle, pour simplement respirer.

J'ai jeté l'intégralité de mes forces pour atteindre cet instant délicieux. En quelque sorte pour accéder à cette consécration simple qu'est l'existence. Je me suis retrouvé sonné, courbatu, ruiné, saoulé ! Ce moment a été comme une brise que traverse un rayon de soleil. Le sentiment de paix fragile et infime d'un équilibre retrouvé après deux ans et demi de lutte dont trois cent soixante-cinq jours passés à me battre pour entrevoir en chaque matin un espoir, des jours longs à batailler contre la douleur, à en découdre pour me mettre debout.

Cet espoir, je l'ai aperçu au quotidien dans les yeux de Jazzy. Mon compagnon à quatre pattes. Il ne m'a jamais quitté. Patient, aimant, attentif au moindre de mes maux, il m'a suivi à chaque minute, dans chaque pièce, sauf lors de mes escapades hospitalières.

En lui donnant la parole, j'ai compris qu'il me fallait me réconcilier avec mon passé pour envisager un avenir. Car les mois ont défilé et je n'ai rien oublié.

Il n'y a rien d'artificiel dans ce court ouvrage. C'est un récit de voyage qui a pris forme au fil des mois. D'abord des notes, puis des paragraphes. Enfin, si le moindre jour supplémentaire prend la forme d'une bénédiction, est arrivé le moment où il me fallait figer ces ressentis. À partir de là, l'obligation de partager ce que j'avais vécu n'a été qu'un saut de puce. Pas pour la gloire. Mon ego est plutôt relax de ce côté. Mais pour rompre le silence qui enveloppe cette maladie. Elle chamboule nos univers et rares sont ceux qui prennent la parole pour décrire cet affrontement. Malgré